L'Enseignement secondaire.

Numéro d'inventaire : 1979.37588
Auteur(s) : Alexis Bertrand
Type de document : article
Éditeur : Revue Encyclopédique
Période de création : 4e quart 19e siècle
Date de création : 1899 (restituée)
Description : 4 feuilles.
Mesures : hauteur : 312 mm ; largeur : 232 mm
Mots-clés : Politique de l'éducation
Filière : Lycée et collège classique et moderne
Niveau : Post-élémentaire
Autres descriptions : Langue : Français
Nombre de pages : 6

L'Enseignement secondaire.

Nous avons eu, il y a quelques semaines, les premiers échos à la Chambre d'une des plus graves préoccupations du pays. Ce ne sont encore que des escarmouches, mais on sent, à des symptômes non équivoques, que la bataille est proche. Je suis convaincu pour ma part que le régime de notre enseignement secondaire sortira très modifié de ces discussions qui seront très passionnées et entraîneront de profonds remaniements. Les passions politiques rétrécissent momentanément le débat, et l'on pourrait s'imaginer qu'il restera circonscrit à ces deux alternatives, la liberté d'enseignement ou le monopole universitaire. N'en croyez rien : il s'élèvera plus haut et s'étendra plus loin, car on s'apercevra bien vite qu'ainsi posée la question est insoluble. On ne trouvera la solution de cette difficulté, qui provisoirement sera la pierre d'achoppement de toute réforme, qu'en dégageant la notion exacte de l'enseignement secondaire des nuages dont l'ont entourée de récentes et mémorables discussions, beaucoup plus bruyantes que concluantes. Le moment est venu, pour quiconque suit ces polémiques avec un intérêt, une anxiété que justifie amplement l'importance des conséquences sociales, de suivre le conseil de P.-L. Courier : « Laissez dire, laissez-vous blâmer, condamner, emprisonner, laissez-vous pendre, mais publiez votre pensée. » Je vais donc m'efforcer, en évitant, s'il se peut, tout pédantisme, mais surtout le pédantisme de la légèreté, le plus insupportable en pareille matière, de dégager les causes du malaise actuel ou plutôt de la crise aiguë que personne ne songe plus à nier, et d'indiquer les remèdes que je crois les plus efficaces pour guérir le mal profond, le mal invétéré dont se meurt notre enseignement secondaire.

On l'a, certes, beaucoup critiqué, et pourtant on n'en a pas encore, dans le sens exact du mot, fait la *critique*. Qui n'a répété que l'enseignement secondaire d'aujourd'hui n'est que l'antichambre des baccalauréats et des bureaux? Qu'il prépare passablement de passables et paisibles fonctionnaires, on lui reconnaît communément ce mérite. Mais, pauvrement enrichi des legs successifs et des survivances du passé, il continue, comme l'a dit un des plus vigoureux esprits qui se soient occupés de ces questions, à donner inutilement à une société disparue « les obéissances dont elle vivait » au lieu de préparer « à la société actuelle les activités libres dont elle a besoin ». M. E. Lavisse déclare donc, avec une grande énergie de conviction, que ce doit être « notre soin principal de donner aux jeunes gens ce qui nous manquait à nous, misérablement élevés dans les vieilleries du verbalisme, de la forme et l'apparence, et qui nous trouvâmes incapables, le jour venu, d'autre chose que de replâtrer les lézardes au-dessus du sol superficiel. » On se surprend à imiter le mot mélancolique de Pascal : le vide infini de tant de jeunes esprits dévoyés et déformés m'effraye. Mais à quoi sert de gémir? Il vaut mieux mettre à nu le ver destructeur, le microbe redoutable qui tue notre enseignement. A vouloir non replâtrer mais rebâtir, on s'attirera fatalement, puisqu'on ne peut rebâtir sans démolir, l'épithète de Vandale : vandalisme toutefois à la manière dont Despois a caractérisé le « vandalisme révolutionnaire » de la Convention, qui a beaucoup déblayé, mais bien davantage édifié.

De quelle façon, en suivant la méthode qui a si bien réussi à Kant dans sa Critique de l'entendement humain, j'arrive à déterminer les quatre énigmes, contradictions ou antinomies (c'est tout un), qui paralysent notre enseignement secondaire, c'est une question de méthode ou de procédure dont il est inutile de s'embarrasser au début de cette recherche. Je n'aurai guère de contradicteurs si je dis qu'en France nous souffrons de cette situation paradoxale : trop peu d'enfants, puisqu'on se plaint de la dépopulation et trop de jeunes gens, puisqu'on parle à tout propos du prolétariat intellectuel et de la curée des places. On ne m'accordera pas moins aisément que notre enseignement secondaire offre le spectacle d'un perpétuel déménagement, les transformations à vue d'un kaléidoscope. Il est temps qu'une bonne et rationnelle réforme mette un terme à d'incohérentes et contradictoires réformes. Il y a aussi quelque chose d'énigmatique et d'affligeant dans certaines discussions byzantines dont l'écho, arrivant jusqu'aux élèves, ébranle leur foi aux études, déjà si chancelante; le classique est-il supérieur au moderne; le moderne est-il l'égal du classique? Nous assistons à une parade fort plaisante : des classiques de haut vol, « drus et forts du bon lait qu'ils ont sucé », battent ou du moins égratignent leur nourrice; des modernes ou d'autres classiques, plus chichement nourris d'un lait plus maigre, parfois un peu avortons, s'évertuent à la défendre et les uns et les autres, à grand renfort d'ongles acérés, multiplient les égratignures. Vient enfin, comme quatrième énigme, l'irritante question du baccalauréat; fait-il plus travailler qu'il ne fait mal travailler? Est-il la sanction ou le fléau des études? C'est proprement « la forme ou la figure du chapeau » de l'enseignement classique, et l'enseignement moderne n'a pas manqué de s'en affubler. C'est à coup sûr un fantôme à exorciser, ou bien encore (la comparaison n'est pas trop déplacée) un minotaure à combattre; mais on aime mieux le laisser tranquillement dévorer sa proie que d'être dévoré par lui, car on sait qu'il tue les ministres et met en déroute les conseils supérieurs. Voilà donc bien nos quatre énigmes; pénurie d'enfants et pléthore de jeunes gens; changements incessants et pas de réforme; duel ou dilemme sans issue de l'ancien et du moderne; et, pour couronner le système des contradictions pédagogiques, une sanction des études qui en est le fléau et la ruine.

I. — Trop peu d'enfants, trop de jeunes gens.

Depuis les pages mémorables que Taine a écrites sur la disconvenance croissante de l'école et de la vie, deux faits se sont passés qui ont donné à ses prévisions un intérêt poignant et une vérification presque tragique. Ce sont deux dénombrements ou deux statistiques, le dénombrement de la population qui nous prouve que la France se dépeuple et la statistique du prolétariat intellectuel, armée constamment grossie de nouvelles recrues et qui se rue aux fonctions rétribuées et à la curée des places. Comme corollaire, il faut signaler aussi le mouvement accéléré qui dépeuple les campagnes « au profit » des villes, si l'on peut employer cette dernière expression sans ironie. Nous n'avons pas à nous occuper du problème de la natalité et des causes de la dépopulation : c'est aux hommes politiques et aux économistes à proposer des remèdes ou des palliatifs. Mais si la dépopulation suit en quelque sorte une progression arithmétique, tandis que l'accroissement du prolétariat intellectuel se fait en progression géométrique, le rapprochement des deux lois est un trait de lumière, un éclair dans la nuit. Il n'y aura bientôt plus qu'un conscrit français contre deux conscrits allemands, et peut-être n'y pourrons-nous rien ou pas grand'chose. En Allemagne, remarquons-le, règne aussi le fléau des études classiquement inutiles; autant de maîtres que d'élèves; pas de famille bourgeoise qui ne donne, à chaque génération, un docteur en médecine. « La manie classique, avouait un professeur allemand à M. Hugues Le Roux, fait plus de victimes que la diphtérie unie à l'influenza ! » Mais ce qui n'est qu'un travers au delà du Rhin est une calamité en deçà. Nous avons le strict devoir d'être économes non seulement du sang mais du cerveau français. Trop peu d'enfants et trop de jeunes gens, c'est un paradoxe antinational que nous subissons, parce que nous le voulons bien; gaspiller dans de stériles études les forces vives de notre jeunesse, c'est plus qu'un crime, c'est une faute. Le dilettantisme et la prodigalité sont ici des crimes de lèse-patrie.

S'il était prouvé que le Français, aux heures fécondes de l'adolescence et de la jeunesse, est désormais incapable de former d'autre « beau rêve étoilé » que l'officine d'un pharmacien, l'étude d'un notaire, le cabinet d'un avocat ou d'un médecin, le rond de cuir ou le fauteuil capitonné d'un bureau de préfecture ou de ministère, il faudrait constater le fait, s'attrister et se taire. Mais combien de jeunes gens qui aspirent au collier, dont le cou, dit le fabuliste, reste pelé, combien d'autres, qui murmurent tristement la plainte du valet de grand seigneur de notre Regnier : « Je mourrai sur un coffre en attendant mon maître », pourraient donner l'excuse que donne de sa sottise le naïf légendaire : « On m'a changé en nourrice ! » La baguette de Circé n'est, certes, pas le monopole de l'Université; les congrégations suivent les mêmes programmes, ont la même vertu magique, et la concurrence est aussi loyale et aussi féconde qu'on peut le souhaiter. Le grand coupable, c'est, au fond, M. Prudhomme, mais

Revue Encyclopédique 1899

Collections Historiques